

Un véritable nabab !

Son éditeur Jean-Claude Fasquelle évoque quelques souvenirs bien particuliers.

PROPOS RECUEILLIS PAR
THÉRRY CLERMONT
tclermont@lefigaro.fr

Aux commandes de Fasquelle puis de Grasset & Fasquelle pendant près d'un demi-siècle, jusqu'en 2000, Jean-Claude Fasquelle, quatre-vingt-quatre ans, a bien connu l'auteur du *Petit Canard*, nourrissant avec lui une amitié qu'il qualifie d'« intermittente ».

« J'ai connu Jacques Laurent dès le début des années 1950. Il avait déjà publié *Les Corps tranquilles*, son premier *Caroline chérie* et son pamphlet contre Sartre, Paul et Jean-Paul. Mes souvenirs ne me reviennent que par bribes... Je venais de lancer avec François Michel une collection baptisée « *Libelles* », qui a vécu de 1954 à 1958. Nous y avions publié quelques auteurs proches de l'esprit des Hussards, Michel Déon, François Nourissier, et le magnifique Éloge du cardinal de Bernis, de Roger Vailland. J'avais demandé un *libelle* à Jacques, mais cela ne s'est pas fait. Il était débordé. C'est l'époque où il venait de fonder la revue *La Parisienne* ; il dirigeait également l'*hebdomadaire Arts*, ce qu'il fit jusqu'en 1959. À vrai dire, il était trop pris par une multitude de contrats d'édition qu'il devait honorer.

« Plusieurs images me reviennent... Celle de sa magnifique découpothèque Buick bleu ciel ! À cette époque, je parle des années 1950, Jacques était un véritable nabab ! Il fréquentait les grands restaurants, était invité à de grandes parties de chasse. C'était une vie folle. C'était le temps où nous nous échangeons ou partageons plusieurs verres et... quelques femmes... En un mot, il était flamboyant ! Et puis les dettes, abyssales, se sont creusées... Enfin, il y a eu le prix Goncourt, en 1971, pour *Les Bêtises*. Ce roman était assuré d'avoir le Renaudot. À

l'époque, les jurés se réunissaient la veille du Goncourt. Vous pensez bien : on a tout fait pour que Jacques décroche le gros lot. Restait un juré à convaincre, lequel s'était compromis avec le régime de Vichy... Ce qui fut fait. Mais ça n'a pas été facile. Quelques jours auparavant, Jacques avait dit dans *France-Soir* tout le mal qu'il pensait des prix littéraires... Grâce au succès des *Bêtises*, Jacques a pu régler ses problèmes avec le fisc... Ses droits d'auteur avaient failli être prélevés directement par l'administration. Vous savez, à un certain moment, le statut social devient plus fort que celui de l'écrivain. Et Jacques était sans doute le moins « hussard » de la bande. Parmi les meilleurs souvenirs, je retrouve ses séjours, l'été, dans notre maison de Cadaqués, dans les années 1980. Là-bas, sous le soleil, Jacques était apaisé. Vous savez, c'est tellement difficile d'être un écrivain, on ne le dit pas assez. Un être ballotté par les aléas, les déceptions. Que Michel Déon soit entré à l'Académie avant lui, il ne pouvait pas le supporter. Et puis Jacques n'avait pas le vin gai. L'alcool accentuait sa mélancolie chronique.

Autre souvenir magnifique, celui de la remise de son épée d'académicien, en 1987, par mes soins, à sa demande. Une fête mémorable, ici, chez moi. On avait dressé une tente dans le jardin. Tous les amis étaient là. Il était heureux...

À la fin de sa vie, Jacques était très fatigué ; il était effondré par la disparition de sa femme. Pour le dire poliment : il n'en avait plus rien à foutre... Je pense également à mon ami François Nourissier. J'étais encore à ses côtés, quelques semaines avant sa mort, sur un lit d'hôpital. Il était déjà ailleurs. Et puis, il s'est éveillé pour me dire, d'une voix faible : « On a bien rigolé ! » Avec Jacques, aussi, on avait bien rigolé... » ■

Le dernier anar de droite

PAR BERTRAND DE SAINT VINCENT

UNE INTELLIGENCE brillante, un esprit pétri de classicisme, un orgueil et une prodigalité de grand seigneur. Jacques Laurent ne comptait pas : les coups qu'il portait à ses adversaires, les romans qu'il publiait sous d'innombrables pseudonymes, comme son cher Stendhal, l'énergie qu'il dépensait. C'était un bretteur. Fier et cambré, froid et précis, brûlant d'envie d'en découdre. Il ne supportait pas la mollesse, la lâcheté, le renoncement. Y compris dans le style. Il fallait se tenir droit. Comme bien d'autres, il était né trop tard, dans un monde trop vieux. Il aimait la France d'avant, celle qui régna sur le monde, dont le panache, les grands auteurs, l'insolente légèreté faisaient souffler sur l'Histoire un vent de fronde. J'adorais l'Histoire. Il voulait la faire ; il la fit. Il traversa Vichy, aperçut Mitterrand, Maurice Blanchot. Il les retrouverait plus tard dans d'autres habits. Il batifola - ou était-ce en imagination - dans la Résistance. À la Libération un salaud voulut lui faire la peau. On le retrouva mort dans son appartement. Tout est romanesque chez Laurent. En 1947, il publie le premier best-seller de l'après-guerre, *Caroline Chérie*. Il signe *Cecil Saint-Laurent*. Le dandy dilapide sa fortune, roule en Chevrolet. Il la gare devant chez Lipp. Ça agace ces messieurs de la rive gauche. Deux ans plus tard, paraît son chef-d'œuvre, *Les Corps*

tranquilles. Dix romans en un. Cette somme époustouflante ne rencontre que peu d'écho. Il ne s'en remettra jamais. Les années 1950 sont une cavalcade. Sa plume claque comme un lasso. Il écrit des romans secs, des chroniques assassines sur les intellectuels engagés - tous du même côté -, dicte des polars et des fresques historiques dont les héroïnes se dénudent facilement. Ce libertin a le goût du défi. Il ne s'en prend qu'aux forts : Sartre, le petit père du peuple de Saint-Germain-des-Près, Mauriac, l'homme à la voix de caverne, et son héros, de Gaulle. Laurent pique, rebelle à tout dieu et tout maître, épinglé Hussard par Bernard Frank, dans un article des *Temps modernes* qui fut son meilleur roman, il partage avec ceux auxquels la légende l'associe le sentiment, insupportable, de vivre la fin d'une civilisation. Il voit clair, lance des feux d'artifices pour illuminer une dernière fois Paris. C'est *La Parisienne*, revue où se côtoient Jouhandeau, Léautaud, Cocteau, Marcel Aymé, Morand. Toute une littérature. De droite, Laurent voltige. Dans les années 1960, c'est la fin de l'Algérie française, pays dont il a parcouru le djebel. Son whisky a un goût amer. Il brûle ses cartouches, voyage en solitaire. Le Vietnam tombe entre les mains des rouges. Il suit la déroute à bord d'un hélicoptère. L'Histoire n'est plus une fête. Cecil Saint-Laurent se retire, Jacques Laurent obtient le Goncourt et une éclatante reconnaissance littéraire. Refusant jusqu'au bout de se laisser dicter son histoire, il en écrit lui-même la fin. ■

Bio EXPRESS

1919

Nassance le 5 janvier à Paris.

1947

Publie *Caroline chérie* sous le pseudonyme de Cecil Saint-Laurent, roman qui sera adapté en 1951 avec Martine Carol dans le rôle-titre.

1948

Publie *Les Corps tranquilles*, premier roman signé Jacques Laurent.

1964

Attaque le général de Gaulle dans son pamphlet *Mauriac sous de Gaulle* et est condamné pour « offense au chef de l'État ».

1971

Publie *Les Bêtises*, qui obtient le prix Goncourt.

1966

Est élu à l'Académie française au fauteuil de Fernand Braudel.

2000

Meurt le 29 décembre.